

La vie urbaine est un spectacle. Ordinaire et attention

Anthony Pecqueux

▶ **To cite this version:**

Anthony Pecqueux. La vie urbaine est un spectacle. Ordinaire et attention. Jacques Cheyronnaud, Emmanuel Pedler (dir.), La forme spectacle, Ed. de l'EHESS, 2018, coll. Enquête. hal-01968627

HAL Id: hal-01968627
https://hal.science/hal-01968627

Submitted on 2 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anthony Pecqueux

La vie urbaine est un spectacle

Ordinaire et attention

Accoler « ordinaire » à « spectacle » invite à faire d'emblée un pas de côté par rapport aux considérations habituelles sur le spectacle des villes (dont le carnaval, le marché, etc., sont les scènes favorites) – et leurs développements récents sous la question des « villes créatives[1] ». Il y a là le pari que la question de la spectatoralité posée dans ce volume gagnerait à ne pas se focaliser uniquement sur les régimes d'attention « extraordinaires » (ceux impliqués par un geste déictique initial : « regardez là/moi »), mais également sur ceux, plus ordinaires, qui marquent une présence au monde environnant plus élémentaire. Saisi sous cet angle, le spectaculaire ne serait qu'une variation d'un régime d'attention ordinaire, comme le formule Isaac Joseph : « On sait combien l'inattendu, loin de s'opposer à l'ordinaire, fait au contraire partie de sa routine, au point que c'est tout naturellement que l'œil du passant s'attend à être provoqué par son spectacle[2]. »

Considérer la vie urbaine comme un spectacle ordinaire conduit à examiner à la fois la question de l'attention sensorielle en ville, et en quoi elle peut s'articuler avec la notion de spectacle. Cela se fera en deux temps : le premier, après avoir retracé à grands traits comment les usages des sens en ville sont progressivement devenus, à partir de la modernité industrielle, une des façons d'interroger la vie métropolitaine, s'intéresse à sa saisie par la sociologie urbaine issue de l'école de Chicago qui en a fait l'un des motifs cruciaux de l'enquête ethnographique en ville par la thématisation de l'attention. Erving Goffman et Isaac Joseph seront mes guides privilégiés. Le second temps présente quelques exemples ethnographiques illustrant, pratiquement, pour les citadins, les enjeux d'un tel spectacle.

1. Sur ce sujet, voir Jean-Louis Génard, « Cultures urbaines et politiques culturelles », *SociologieS,* en ligne : 2014, sociologies.revues.org/4575 (consulté en février 2018).
2. Isaac Joseph, « La notion d'ordinaire. Le regret et l'excuse », *L'athlète moral et l'enquêteur modeste,* éd. par Daniel Cefaï, Paris, Economica, 2007, p. 177-189, ici p. 178. Voir plus largement sur ordinaire et perception, Sandra Laugier, « L'ordinaire transatlantique. De Concord à Chicago, en passant par Oxford », *L'Homme,* n° 187-188, 2008, p. 169-199.

In : La forme spectacle. Paris, Éditions de l'EHESS, 2018

Ces exemples sont issus d'enquêtes sur les déplacements des auditeurs-baladeurs, ces urbains ordinaires dont l'un des sens (l'audition) est « préoccupé » du fait qu'ils écoutent de la musique par le biais d'oreillettes.

L'ordinaire urbain : une théorie pratique de l'attention

La perception urbaine est habituellement saisie sous deux excès, deux figures opposées, relevant l'un d'un aspect duratif, l'autre d'un aspect ponctuel, et rendus par des verbes de perception tels que contempler d'un côté et voir (à peine, d'un coup d'œil…) de l'autre[3]. Il s'agirait d'une part de l'homme de la foule, de l'anonymat urbain : le passant indifférent, qui ne regarde que d'un œil ; et d'autre part du flâneur, qui passe le temps de son inscription urbaine à déambuler en contemplant autour de lui le spectacle qu'offre la ville. Entre ces deux excès se dessinent toutes les formes nuancées d'attention et de perception, qui participent d'une éducation à l'« être-en-ville », au « faire-l'expérience-de-la-ville » : un savoir pratique des justes distances en milieu urbain, qui est aussi la « première » politique de la ville en tant que culture primaire du vivre-ensemble[4].

En toute généralité, cette émergence de la thématisation de l'usage des sens en ville peut être rapportée à la modernité industrielle, dans la mesure où elle consacre (entre autres traits décisifs) une profonde mutation des moyens et modes de communication. Depuis lors, il n'est plus nécessaire d'aller chercher l'information sur (la) place, elle vient potentiellement chez soi ; parallèlement, la ville se traverse plus aisément et rapidement. La porosité grandissante entre vie privée et vie publique, vie du foyer et vie professionnelle, etc., occasionne de multiples modifications, largement documentées. Pour mon propos, il est possible de parler de mobilités sensibles urbaines, à travers lesquelles s'exprime une forme d'analyse sensorielle de la ville. Cette dernière est déjà présente chez les hygiénistes, avant d'être théorisée comme expérience du choc par Walter Benjamin. Il suffit de relire les commentaires de Friedrich Engels sur les quartiers ouvriers anglais, ou ceux de Georg Simmel à propos de Berlin : « La question sociale n'est pas seulement une question d'éthique, mais aussi une question de nez[5]. » Au même moment ou

3. Acceptons, par commodité provisoire, de nous reposer sur la perception visuelle ; sa prédominance sera questionnée plus loin.

4. Voir Marc Relieu et Cédric Terzi, « Les politiques ordinaires de la vie urbaine. L'organisation de l'expérience publique de la ville », dans D. Cefaï et Dominique Pasquier (eds), *Les sens du public. Publics politiques, publics médiatiques,* CURAPP-CEMS, Amiens-Paris, Puf, 2003, p. 373-397 ; mais aussi Marc Breviglieri et Joan Stavo-Debauge, « L'hypertrophie de l'œil. Pour une anthropologie du "passant singulier qui s'aventure à découvert" », dans D. Cefaï et Carole Saturno (eds), *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph,* Paris, Economica, 2007, p. 79-98 ; Olivier Gaudin, « L'expérience perceptive de l'espace urbain. Un usage de Mead », dans Alexis Cukier et Eva Debray (eds), *La théorie sociale de George Herbert Mead. Études critiques et traductions inédites,* Lormont, Le Bord de l'eau, 2014, p. 242-267.

5. Georg Simmel, « Excursus sur la sociologie des sens », *Sociologie. Études sur les formes de la socialisation* (1908), Paris, Puf, 1999, p. 629-644. En contexte, p. 638 : « Le contact personnel entre personnes cultivées

presque émerge la figure du flâneur, qui connaît des prolongements au XXe siècle avec l'errance surréaliste et la dérive situationniste ; ces variantes contribuent à consacrer le caractère ambulatoire, mobile, de cette analyse sensorielle.

Dans ce cadre, l'intérêt de la posture simmelienne entre deux siècles consiste d'une part à lier usages des sens et interactions sociales, et d'autre part à en donner une interprétation positive. En effet, pour lui, les métropoles se caractérisent par une *« intensification de la stimulation nerveuse*[6] *»,* par l'expérience du choc visuel, et plus largement par une prolifération d'objets (en outre, de plus en plus souvent électrifiés) au sein d'un espace qui se verticalise et se densifie, proposant de fait une profondeur de champ de plus en plus réduite – comparativement à la campagne et à sa dimension disons « paysagère », plus ouverte. En conséquence, pour Simmel, l'habitant des métropoles est amené à développer des attitudes de « réserve », de « droit à la méfiance » ou encore de « mutuelle étrangeté[7] ». Simmel, pour la première fois, à rebours de la dénonciation lancinante de l'anonymat urbain, livre une interprétation positive de ces termes à connotation négative. Il cherche en somme à penser positivement les liens faibles : « Ce qui y paraît immédiatement dissociation n'est en réalité qu'une de ses formes élémentaires de socialisation[8]. »

C'est aussi dans ce cadre que la figure du flâneur sort de sa sphère esthétique originelle pour caractériser plus largement les citadins des métropoles du XXe siècle. Elle s'adosse en même temps sur la prédominance de l'œil, son « hypertrophie[9] », et trouve en certains lieux de la modernité urbaine des terrains d'exercice privilégiés : les gares, places, passages, mais aussi les transports en commun, puis les centres commerciaux, etc. L'évolution de cette figure est liée à celle des sociétés qui l'accueillent : si le flâneur baudelairien arrête son œil en étant choqué par l'extraordinaire (telle une passante évanescente), l'errant surréaliste cherche dans le théâtre urbain des scènes et acteurs pittoresques (les prostituées, les voyantes, les voyous…). La dérive situationniste de son côté s'intéresse plus à l'ordinaire, mais un ordinaire non ennuyeux, créateur de « situations », et il s'agit alors de se

et ouvriers, souvent recommandé si vivement au nom du progrès social de notre époque […] échoue tout bêtement sur l'impossibilité de surmonter les impressions olfactives […] Mais il est vrai que cela a aussi un effet positif : aucun *aperçu* de la misère prolétaire, et encore moins son compte rendu le plus réaliste – sauf dans les cas les plus sordides – ne nous accablera aussi directement et sensoriellement que l'*atmosphère* lorsque nous entrons dans une soupente ou un taudis. »

6. *Id.,* « Métropoles et mentalité » (1903), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine,* éd. par Yves Grafmeyer et I. Joseph, Paris, Aubier-Montaigne (« RES Champ urbain »), 1979, p. 61-77, ici p. 62, souligné par l'auteur.

7. *Ibid.,* p. 67-68. La réponse urbaniste sera différente, avec l'invention du confort comme mise à l'écart de la diversité urbaine pour mieux développer un corps sain, dans un espace aseptisé ; voir à ce sujet Richard Sennett, *La chair et la pierre. Le corps et la ville dans la civilisation occidentale,* Paris, Éditions de la Passion-Verdier, 2002, p. 267-268.

8. G. Simmel, « Métropoles et mentalité », *op. cit.,* p. 67-68.

9. I. Joseph, *Le passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public,* Paris, Librairie des Méridiens, 1984, p. 43.

laisser imprégner par les ambiances pour parvenir à une connaissance objective des lieux[10].

Sans aller plus loin ici, je retiens de l'émergence de ces mobilités urbaines sensibles deux traits généraux. 1. D'abord, elle nécessite une posture spéciale vis-à-vis de l'environnement, ni totalement active ni totalement passive. Elle est donc fondée sur un mixte entre activité et passivité : le terme de « passibilité » forgé par Louis Quéré en rendrait alors compte, en tant qu'il désigne une capacité à « être touché, affecté, troublé, ému », qui « fait de la confrontation aux événements une expérience[11] ». 2. Ensuite, elle pose le problème des conditions sociales de possibilité d'une telle analyse sensible. En effet, dans un environnement urbain ordinaire, le regard insistant, voire pénétrant, du flâneur, d'un citadin sur les autres citadins est hautement improbable sans dommage. C'est d'ailleurs une des « expériences disruptives » d'Harold Garfinkel[12] ; Goffman en parle pour sa part comme d'un empiétement du territoire d'autrui[13]. Le plus souvent, on active moins des regards panoramiques que des coups d'œil furtifs[14] ; cette attitude figure au rang de l'« inattention civile[15] », à savoir cette forme élémentaire et minimale de la coordination entre passants par laquelle chacun reste à sa place (ne serait-ce que pour éviter une collision) et reconnaît à l'autre une place, sa place. Il s'agit donc de ce savoir pratique des justes distances qui combine reconnaissance de la présence d'autrui et absence d'empiétement de son territoire. J'y reviendrai, mais on perçoit le décalage avec l'attitude du flâneur.

Écologie de l'attention ordinaire

Sur ces bases, il n'est pas anodin que l'attention (perceptive) s'impose comme une thématique centrale pour la sociologie urbaine qui naît à Chicago au début du XX^e^ siècle. Et Chicago – au même titre que les métropoles contemporaines (le Berlin de Simmel, le Paris de Baudelaire ou Benjamin, etc.) – n'y est pas pour rien ; elle connaît de profondes mutations à la fin du XIX^e^ siècle, que traduit par exemple le nombre d'habitants : de cinq mille

10. Par conséquent, dans une certaine mesure, la dérive ne serait pas complètement cohérente avec la critique de la société du spectacle que développe ensuite Debord, puisque, dans une telle société, la vie quotidienne est quasi entièrement colonisée, aliénée par le spectacle qui est d'abord « capture de l'attention » ; alors que la dérive ouvre une brèche en direction d'une forme de reconnaissance positive de la vie ordinaire d'un territoire.
11. Louis Quéré, « La structure de l'expérience publique d'un point de vue pragmatiste », dans D. Cefaï et I. Joseph (eds), *L'héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme,* La Tour d'Aigue, L'Aube, 2002, p. 131-160, ici p. 140.
12. Harold Garfinkel, *Recherches en ethnométhodologie* (1967), Paris, Puf, 2007, p. 97 *sq.*
13. Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne,* 2. *Les relations en public* (1956), Paris, Minuit, 1973, p. 58-59.
14. David Sudnow, « Les paramètres temporels de l'observation interpersonnelle », dans Jean-Paul Thibaud (ed.), *Regards en action. Ethnométhodologie des espaces publics,* Bernin, À la croisée, 2002, p. 57-81.
15. E. Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements* (1963), Paris, Economica, 2013, p. 73 *sq.*

en 1840, on passe à plus d'un million en 1890 et jusqu'à plus de trois millions en 1930[16]. Quand John Dewey y débarque en 1894, il emploie des termes proches de ceux de Simmel pour évoquer les « sollicitations » d'une telle métropole : « Je n'imaginais pas que les choses soient à ce point phénoménales et objectives[17]. » Simmel comme Dewey exerce une influence déterminante sur la sociologie chicagoane naissante, et particulièrement sur Robert E. Park qui fait de la question de l'organisation de l'attention l'un des critères de différence entre la foule et le public[18]. Cela est encore patent dans l'une des propositions fortes de son manifeste de 1915, « La ville », quand il traite de la « mobilisation de l'individu » dans la ville contemporaine : « Tout l'art de vivre se réduit pour l'essentiel à effleurer la surface des choses et à observer scrupuleusement les styles et les manières[19]. »

Ces perspectives ont ouvert la voie à de nombreux développements en recherche urbaine, à distance cependant d'une autre tradition en la matière, initiée par l'une des principales figures des « *urban studies* mondialisées » contemporaines, Henri Lefebvre. Pour lui, l'ordinaire, thématisé comme le « quotidien », se définit par soustraction, donc négativement[20]. Cela l'amène à exalter son opposé (« la fête ») et à proposer une théorie des moments absolus, diamétralement opposés à l'attention à l'instant quelconque que promeut l'école de Chicago : « La fête n'a de sens qu'en tranchant par son éclat sur le fond terne et morne du quotidien[21]. » Dans la perspective ouverte par l'école de Chicago, il n'est pas question de la ville et de ses fêtes mais de partir des situations quelconques de la vie quotidienne pour analyser prioritairement les malaises et autres infélicités qu'elles peuvent occasionner et qui nécessitent réparation. Contrairement à ce que laisserait penser la métaphore de l'acteur et du théâtre (j'y reviendrai), l'enjeu se situe dans la mise au jour non de manipulations ou de manœuvres, mais de la « vulnérabilité fondamentale de l'expérience sociale[22] », qui peut ainsi devenir spectacle pour les co-présents en cas de déconvenue. Symétriquement à cette vulnérabilité se trouve révélée la « normativité des environnements sociaux ordinaires[23] », manifeste notamment

16. Voir Alain Coulon, *L'école de Chicago,* Paris, Puf, 1992, p. 5.
17. Plus précisément : « Tout ce qui est concevable est là pour vous solliciter ; la ville semble submergée de problèmes qui vous tendent les mains et vous demandent de les résoudre ou sinon de les noyer dans le lac. Je n'imaginais pas que les choses soient à ce point phénoménales et objectives […] Elles vous collent à la peau au lieu de vous laisser le temps d'y réfléchir. » (Cité par I. Joseph, « Pluralisme et contiguïté », *L'athlète moral et l'enquêteur modeste, op. cit.,* p. 437-459, ici p. 437 *sq.*)
18. Voir Robert E. Park, *La foule et le public* (1904), Lyon, Parangon, 2007, p. 74 *sq.*
19. *Id.,* « La ville. Propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain » (1925), *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine, op. cit.,* p. 83-130, ici p. 125.
20. Voir Pierre Macherey, *Petits riens. Ornières et dérives du quotidien,* Lormont, Le Bord de l'eau, 2009, p. 289 *sq.*
21. Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne,* 2. *Fondements d'une sociologie de la quotidienneté,* Paris, L'Arche, 1961, p. 355.
22. I. Joseph, *Erving Goffman et la microsociologie,* Paris, Puf, 1998, p. 56.
23. *Ibid.,* p. 72.

dans les embardées de l'engagement ou de l'interaction. Une telle sociologie, dès lors, « abandonne la foule sans quitter la rue[24] », ce qui situe précisément l'intérêt sociologique dans l'ordinaire, qui devient spectacle non seulement pour le sociologue, mais plus largement pour le passant. Ainsi se trouve élargie l'étendue de ce qui compte pour spectacle : à la fois l'ordinaire en tant que tel, et le spectaculaire dans l'ordinaire – soit la pleine richesse de l'ordinaire précisément.

Selon la lecture de Goffman par Joseph, le citadin, ni totalement flâneur ni totalement somnambule, serait préférentiellement saisi par la métaphore du funambule, ce qui implique de sa part une attention constante ainsi que d'inventer les « normes d'équilibre en usage dans tel ou tel public[25] ». Cela fait fond sur le principe de la réciprocité des perspectives au sein de l'espace public urbain : non seulement sa visibilité, mais encore son observabilité. Il résulte de la métaphore du funambule deux principales conséquences pour la vie urbaine, à savoir d'une part que les citadins sont « disponibles par ailleurs, donc infiniment disponibles, à peine présents[26] » ; d'autre part que « toute perception est tension, face à face avec l'indéterminé[27] ». C'est la façon pour Joseph de reformuler l'échelle goffmanienne concernant les « apparences normales[28] », entre mobilisation (ou alerte) et tranquillité (ou confiance), le passage de l'un à l'autre étant assuré par ce qu'il appelle la « vigilance dissociée ».

L'espace problématique cerné par de telles préoccupations a trait à la question cardinale avec laquelle les citadins ordinaires doivent frayer : « Que se passe-t-il ici[29] ? » *(What it is that's going on here?)* Elle amène notamment à quitter la métaphore théâtrale (à laquelle est souvent réduite l'œuvre goffmanienne) pour une théorie pragmatique des situations. Cela éloigne des discussions sur l'éventuelle sincérité ou cynisme des agents, au profit de la qualification des performances effectivement réalisées, et le plus souvent « malheureuses » : un accident, une erreur, un malentendu, etc. Ce sont en effet généralement les infélicités de la vie publique qui attirent l'attention : qui nécessitent de se tenir mobilisé, en alerte. C'est pourquoi Goffman fait du « guide pour l'attention » (plus que pour l'action) l'équipement central du passant, un « guide qui lui indique ce qui est à voir dans une situation particulière et, par suite, ce vis-à-vis de quoi il pourrait bien être avisé de prendre une position[30] », dans la mesure où ce guide est inséparable d'une forme de vigilance pour un maintien de sa tranquillité dans l'espace public[31].

24. *Ibid.,* p. 43.
25. *Id., Le passant considérable…, op. cit.,* p. 130.
26. *Ibid.,* p. 136.
27. *Ibid.,* p. 137.
28. E. Goffman, *La mise en scène…,* 2., *op. cit.,* p. 227 *sq.*
29. *Id., Les cadres de l'expérience* (1974), Paris, Minuit, 1991, p. 16.
30. *Id., La mise en scène…,* 2., *op. cit.,* p. 179.
31. Cela renvoie encore à la moralité ordinaire de cette attention, que Goffman développe dans le même passage des *Relations en public* : « Les valeurs centrales ne démangent pas beaucoup, mais tout le monde se

Retenons-en que la question de l'attention n'est pas une question parmi d'autres au sein de l'espace public urbain ; on peut même dire qu'elle est première – au sens où le langage ordinaire pour John L. Austin n'est pas le dernier mot mais bien le « *premier*[32] ». Notamment, l'attention permet de définir les situations, et *a contrario* son absence (un peu/beaucoup/…) conduit à toutes les anomalies qui méritent réparation : les *« going wrong »* de l'expérience[33]. C'est aussi à partir d'elle que se mesure le caractère pathologique ou normal des interactions, voire de la situation. On comprend ainsi l'intuition goffmanienne, selon laquelle l'aliénation a trait à et se manifeste par des incongruités de l'attention. Goffman cite par exemple le cas de cette patiente d'une institution psychiatrique qui joue au ping-pong tout en cherchant à suivre la partie de bridge de la table voisine[34]. Ainsi se trouve formulée comme une loi de l'attention, qui est en même temps une loi des modes de présence aux situations de la vie publique : il est non seulement difficile, mais aussi socialement risqué de maintenir simultanément deux objets de focalisation (d'où le partage entre attention focale et périphérique).

Esthétique sociale et réciprocité des perspectives

Cette perspective générale posée, entrons dans le détail de la manière dont elle prend en charge la question de la perception et donc de l'apparence. Selon l'esthétique sociale développée par Barbara Carnevali, les apparences sensibles sont à la racine de toute relation sociale, non comme pathologie du social (dans une configuration notionnelle qui opposerait apparaître et être), mais comme sa physiologie essentielle. Elle la qualifie de « dimension spectaculaire ordinaire et indépassable » du social[35] (voir aussi son texte ici même). Cette perspective, qui se déploie dans son cas en direction d'une philosophie du prestige, renvoie également à la sociologie urbaine de Joseph[36], s'insurgeant dès *Le passant considérable* contre une interprétation classique mais faible de Goffman (essentiellement fondée sur la métaphore théâtrale, comme fin en soi de sa sociologie), qui en

gratte », dans la mesure où « l'individu qui vaque ne fait pas que vaquer à ses affaires […] il lui faut sans cesse exercer son jeu de jambe, ou plutôt son jeu de moi » *(ibid.)*. Une telle conception, liant alerte et moralité ordinaire, pointe bien la vulnérabilité fondamentale de la vie sociale.

32. John L. Austin, *Écrits philosophiques* (1961), Paris, Seuil, 1994, p. 148.

33. S. Laugier, « L'ordinaire transatlantique… », art. cité, p. 189.

34. E. Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics… op.cit.,* p. 153.

35. Barbara Carnevali, « "Être, c'est être perçu". Ce que Proust enseigne à la philosophie sociale », dans Daniele Lorenzini et Ariane Revel (eds), *Le travail de la littérature. Usages du littéraire en philosophie,* Rennes, PUR, 2012, p. 39-51, ici p. 46.

36. Qui parle en des termes similaires d'esthétique sociale : « Ce ne sont pas les formes les plus pauvres du social auxquelles on parvient alors, ce sont au contraire les plus hautes ; celles qui sont en deçà des contenus, purement esthétiques. Saisissables par des percepts et des métaphores. » (I. Joseph, *Le passant considérable…, op. cit.,* p. 27.) Simmel serait évidemment la référence commune de ces approches esthétiques.

ferait un chantre de l'« authenticité perdue[37] ». À rebours de cette lecture rapide, Joseph pose d'une part que « tout spectacle n'est pas un travestissement[38] » – ce qui évacue, on l'a dit, les analyses en termes de sincérité ou de cynisme ; d'autre part qu'une « scène de la vie quotidienne n'est pas la confrontation d'un acteur et d'une assistance passive ». Le spectacle ordinaire urbain est fondé sur la réciprocité des perspectives : sa thématisation, issue d'Alfred Schütz, est bien connue pour l'analyse de l'espace public urbain et ses principes d'accessibilité, plus particulièrement de visibilité et d'observabilité[39].

L'échange oculaire en est la forme élémentaire. Pour Simmel[40], l'œil serait le sens le plus social, car impliquant manifestement la réciprocité : en dehors d'agencements matériels ou architecturaux spéciaux, impossible de voir sans être vu en même temps. Il est donc question d'une perceptibilité généralisée, ou d'une « vie sociale […] sous exposition[41] », ce qui ouvre sur le « caractère "scénique" de la vie sociale » mis en évidence par les microsociologies[42]. Pour Daniel Cefaï, la sociologie de la vie publique qui émerge de ce mouvement est fondée sur un postulat sensible fort : « En constituant un "ensemble co-sensitif" (G.H. Mead), les participants ouvrent un champ de co-présence, de perception mutuelle et d'action réciproque, de co-perception d'un environnement et de co-action vers des objectifs[43]. »

Mais la perceptibilité généralisée ne fonctionne pas seule ; elle s'accompagne dans l'espace public urbain d'un « droit d'être négligé[44] », versant positif en

37. Récemment, Céline Bonicco-Donato (« La métaphore théâtrale et la théorie des jeux dans l'œuvre d'Erving Goffman. Paradigmes individualistes ou situationnistes ? », dans D. Cefaï et Laurent Perreau [eds], *Erving Goffman et l'ordre de l'interaction,* Amiens-Paris, CURAPP-CEMS, 2013, p. 267-285) a réévalué avec acuité la place de la métaphore théâtrale dans la sociologie goffmanienne. Pour elle, cette dernière doit se comprendre comme une intrication entre les exigences de la situation et l'engagement de l'agent, par laquelle il cherche à transmettre (par les mots et le corps) un *self*, une présentation de soi correspondant aux attentes des « spectateurs » (des co-présents) ; ces attentes ont une « normativité impersonnelle » (p. 272), elles sont par conséquent standardisées, et de surcroît accessibles aux agents. Ainsi, on n'est plus du côté de la dialectique cynisme/insincérité attachée à la représentation théâtrale, mais bien plus face à un enjeu moral, celui de la description des normes sociales incorporées. En termes méthodologiques, toujours selon la lecture de C. Bonicco-Donato, cela éloigne de l'individualisme méthodologique comme d'un holisme simpliste : elle l'analyse comme un « situationnisme » jamais mécanique, car centré sur la réponse des acteurs à la question générale « Que se passe-t-il ? » (p. 283).

38. I. Joseph, *Le passant considérable…, op. cit.,* p. 110.

39. L. Quéré et Dieter Brezger, « L'étrangeté mutuelle des passants. Le mode de coexistence du public urbain », *Les Annales de la recherche urbaine,* n° 57-58, 1993, p. 89-100.

40. Voir G. Simmel, « Excursus sur la sociologie des sens », art. cité.

41. Jean-Samuel Bordreuil, « Isaac Joseph. La politique depuis Goffman », dans D. Cefaï et C. Saturno (eds), *Itinéraires d'un pragmatiste…, op. cit.,* p. 101-134, ici p. 124.

42. L. Quéré, « "La vie sociale est une scène". Goffman revu et corrigé par Garfinkel », dans Robert Castel, Jacques Cosnier et I. Joseph (eds), *Le parler frais d'Erving Goffman,* Paris, Minuit, 1989, p. 47-82, ici p. 54. On l'aura noté : le titre de mon chapitre est librement inspiré de ce texte.

43. D. Cefaï, Postface, « L'ordre public. Micropolitique de Goffman », dans E. Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics…, op. cit.,* p. 209-290, ici p. 282.

44. I. Joseph, *Le passant considérable…, op. cit.,* p. 41.

quelque sorte de l'anonymat urbain. Il s'agit du droit de tout passant à la (relative) expression d'une différence, dans la mesure où elle peut être traitée avec indifférence par les co-présents ; donc dans la mesure où elle respecte les normes sociales[45]. Ce droit ne conduit pas à une indifférence généralisée, ne serait-ce que parce qu'il n'interdit pas l'émergence d'un éventuel souci pour autrui, notamment si sa vulnérabilité est manifeste : aider une personne âgée à porter une charge, secourir un blessé, etc.

Prosaïquement, au quotidien, les principes de visibilité et d'observabilité s'incarnent dans des pratiques précises, comme chercher à savoir si l'on a été vu se nettoyant l'intérieur des narines ou, pour reprendre un exemple de Goffman, le souci qu'ont les hommes en public de vérifier que leur braguette est fermée et que leur éventuelle érection n'est pas discernable[46]. Et, dans l'autre sens, l'espoir de ne pas avoir été vu quand on a reconnu quelqu'un dans la rue que l'on ne souhaite pas rencontrer. Dans ces situations ordinaires, ce que permet la perception ne se résume pas à identifier la situation mais s'étend également, en même temps, à l'évaluation éthique de ce qu'il se passe par le biais d'une catégorisation/typification de ce qui est perçu. C'est l'un des mérites de l'ethnométhodologie que d'avoir établi ce lien entre perception et catégorisation[47]. De Goffman également, notamment dans son dernier texte quand il évoque la double caractérisation de l'autre issue de sa perception, qui correspond à une catégorisation à la fois catégorielle et individuelle sur laquelle se fonde le comportement vis-à-vis de lui[48].

De ce point de vue, le simple échange de regards, non focalisé, fournit un matériau d'enquête quasi inépuisable. C'est le regard non inquisiteur de l'inattention civile ou le coup d'œil furtif[49] qui saisit autrui en tant que tel, sans curiosité abusive, mais qui peut se focaliser en cas d'événement. Par là, il s'agit tout autant de ne pas empiéter visuellement sur le territoire d'autrui par un regard prolongé, que d'essayer de ne pas attirer l'attention, tenter de passer pour commun ou ordinaire : tenter de « faire "être comme tout le monde"[50] ». En somme, il s'agit de viser à ne pas être objet de spectacle alors que l'on se sait potentiellement tel et alors que le spectacle peut surgir de l'ordinaire urbain. On assiste par conséquent à une articulation de problématiques qui fait tout l'enjeu de la question : celle déjà

45. Voir *supra,* note 37.
46. E. Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics…, op. cit.,* p. 25.
47. Voir Harvey Sacks, « Échanger des regards » (1992), dans J.-P. Thibaud (ed.), *Regards en action…, op. cit.,* p. 83-99 ; également Anthony Pecqueux, « John Langshaw Austin, la perception et son ethnographie », dans Paul-Louis Colon (ed.), *Ethnographier les sens,* Paris, Petra, 2013, p. 43-70, en particulier p. 61 *sq.*
48. E. Goffman, « L'ordre de l'interaction » (1982), *Les moments et leurs hommes,* Paris, Minuit, 1988, p. 186-230, en particulier p. 193-195 ; voir aussi Carole Gayet-Viaud, « De l'innocuité sociale aux degrés d'humanité. Les types du petit vieux et du bébé », *Les Annales de la recherche urbaine,* nº 100, 2006, p. 59-67.
49. E. Goffman, *Comment se conduire dans les lieux publics…, op. cit.* ; D. Sudnow, « Les paramètres temporels de l'observation interpersonnelle », *op. cit.*
50. H. Sacks, « Faire "être comme tout le monde" » (1992), dans J.-P. Thibaud (ed.), *Regards en action…, op. cit.,* p. 201-210.

évoquée entre ordinaire et spectacle se double au moins d'une seconde, entre être témoin et être objet de spectacle.

En fin de compte, l'esthétique sociale dont il est question, à prendre toute la mesure de la réciprocité des perspectives, se mue pour I. Joseph en un programme de sociologie des poses : « Être exposé ou observé, c'est prendre des poses […] assumer le fait que nous sommes visibles et voyants, observables sans doute, mais aussi observateurs parce que nous savons que nous sommes observables […] Une pose est une forme d'attention coopérative par laquelle je reconnais que je suis observable pour autrui et pas seulement par autrui[51]. » L'intérêt de ce programme est qu'il ne se limite pas aux comportements des individus mais qu'il les intègre toujours dans un système formé avec leur potentielle observation par les co-présents ; bref, il en fait un enjeu de perception réciproque. On touche là en outre au paradoxe de l'attention en ville[52] : en donner et en recevoir sont essentiels, mais pas trop. Avec en toile de fond l'opposé qui est fui ou honni : le trop d'attention qui étouffe dans les villages.

Vers une ville également en fête ?

Le reproche a souvent été fait à ces perspectives de ne pas quitter le « fond terne et morne du quotidien[53] », le ras des pâquerettes des cérémonies de civilité un peu minables des classes moyennes urbaines des sociétés occidentales. Certes, l'inattention civile est loin de couvrir la totalité de nos attitudes et sociabilités urbaines ordinaires ; pour autant elle fournit un cadre élémentaire à partir duquel envisager d'autres formes de sociabilité potentielles entre inconnus. C'est ce pour quoi plaide Carole Gayet-Viaud quand elle s'intéresse à deux figures particulièrement citées par Goffman comme exemples limites des normes de comportement en public, à savoir le bébé et le petit vieux. Elle décrit certaines des interactions avec des inconnus qu'ils sont susceptibles d'occasionner dans l'espace public urbain ; celles-ci représentent des élans de sociabilité loin de l'évitement habituel : « Aux antipodes d'un "ne pas déranger" […] ces gestes de la sociabilité ordinaire ouvrent un espace d'élaboration et d'accomplissement des formes premières, élémentaires de l'être-ensemble[54]. » Il faut comprendre ici que, de même que l'attention ordinaire permet de saisir autrement l'attention aux événements remarquables qui ponctuent également la vie urbaine, l'inattention civile aide à analyser à nouveaux frais des formes de sociabilité moins minimales.

51. I. Joseph, « Voir, exposer, observer », dans *id.* (ed.), *L'espace du public, les compétences du citadin,* Paris, Plan Urbain, 1991, p. 23-31, ici p. 30.
52. A. Pecqueux, « Tordre l'attention. Ajustements perceptifs en situation », dans Yves Citton (ed.), *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?,* Paris, La Découverte, 2014, p. 219-228.
53. H. Lefebvre, *loc. cit.*
54. C. Gayet-Viaud, « De l'innocuité sociale aux degrés d'humanité… », art. cité, p. 66.

Sur ces bases, il devient possible de réinvestir les fêtes urbaines ; Jean-Samuel Bordreuil l'a récemment proposé en livrant une ethnographie stimulante d'un festival de musique se déroulant dans un village au sud de Naples. Son analyse va à rebours de celles habituellement produites pour ce type de manifestations festives, qui postulent généralement une focalisation des présents sur la scène[55]. Il montre au contraire que les présents actualisent des formes d'attention et d'engagement qui fluctuent entre la scène musicale et les habitudes de sociabilité des habitants du village, telles que les conversations au café de la place centrale, au milieu de laquelle trône le kiosque qui sert de scène musicale au festival.

L'ambiance particulière qui émerge fait fond sur un « gauchissement des disponibilités attentives[56] », du fait de l'apparition de tabourets, de coussins à même le sol, ainsi que d'un pivotement des tables du café en direction du kiosque. Ainsi, « le spectacle central de la fête musicale ne va alors opérer que comme une *modulation* du spectaculaire urbain ordinaire[57] ». Si les conversations quotidiennes ne s'arrêtent pas, cela n'empêche pas que certains moments s'apparentent à des partages collectifs du concert. Pour Bordreuil, comprendre ce festival de village nécessite d'en passer par la description de la fluctuation, de la versatilité par lesquelles on n'a ni la fête au village ni le spectacle ordinaire du village, mais quelque chose comme un *« village en fête*[58] *»*. De telles perspectives ouvrent la voie à une extension du domaine des sociabilités urbaines : au-delà de la seule inattention civile, en direction de formes de sociabilité plus positives (telles celles occasionnées par un bébé ou un petit vieux), jusqu'à l'analyse des événements urbains – fêtes, festivals, carnavals, etc.

Les perceptions urbaines des auditeurs-baladeurs

Ces premiers éléments empiriques, empruntés à Gayet-Viaud et à Bordreuil, gagnent à être complétés pour mieux souligner la pertinence tout à la fois ethnographique et théorique des perspectives ouvertes. Dans ce but, je vais présenter quelques données issues de mes enquêtes auprès des auditeurs-baladeurs, ces urbains ordinaires – donc à la fois acteurs et spectateurs de la ville –, qui écoutent de la musique à travers des oreillettes lors de leurs mobilités urbaines. Ces enquêtes ont consisté à suivre leurs trajets habituels (du type domicile/travail) en procédant à une filature ethnographique collaborative à distance moyenne, complétée par

55. Voir aussi, dans le cas des concerts de rap, A. Pecqueux, « Vers la félicité-en-acte des spectacles culturels. Esquisse d'un concert comme événement », *Terrains Théories,* en ligne : journals.openedition.org/teth/1009 (consulté en février 2018).
56. J.-S. Bordreuil, « Ambiances, partage d'ambiances et prisme interactionnel », dans J.-P. Thibaud et Christiane Rose Duarte (eds), *Ambiances urbaines en partage. Pour une écologie sociale de la ville sensible,* Genève, Metis Presses, 2013, p. 139-154, ici p. 150.
57. *Ibid.,* p. 148.
58. *Ibid.,* p. 151.

des pauses régulières au cours des trajets afin de commenter aussi bien leur écoute musicale que leurs formes d'attention (ou non) à l'environnement urbain traversé[59]. Je vais revenir sur trois types de descriptions qui témoignent d'un rapport des auditeurs-baladeurs au spectacle urbain (plus ou moins) ordinaire. Le premier renvoie à des perceptions destinées à ne rien rater du spectacle ordinaire de la rue ; le deuxième, à se comporter de manière particulière quand on se sait potentiellement objet de spectacle ; et enfin, le troisième consiste à participer à un même monde, à un même « ensemble co-sensitif[60] » que les co-présents quand les circonstances le requièrent.

1. Certaines perceptions des auditeurs-baladeurs peuvent être qualifiées de phatiques dans la mesure où elles reviennent à traiter l'environnement familier avec une curiosité pouvant aller jusqu'à rechercher des occasions de sociabilité. Suivons l'exemple d'un jeune éboueur de la Ville de Paris vivant dans une petite ville de banlieue (77) dont il traverse l'artère principale pour se rendre à la gare du RER qui l'amène sur son lieu de travail afin d'y prendre son service en milieu de journée. Pendant ce trajet à pied, il n'écoute sa musique que d'une oreillette et actionne de multiples regards alentour, en direction des activités en cours au sein de son environnement habituel et des éventuels changements qu'il pourrait y percevoir : un ami qu'il salue de loin d'un geste de la main, un groupe d'adolescents qui écoutent de la musique depuis un téléphone portable en mode haut-parleur, les commerces odorants de l'artère (un kebab, une rôtisserie)… Je qualifie ces regards et auditions, voire olfactions, bref ces perceptions de phatiques dans la mesure où elles consistent à regarder le familier d'un œil (et non « que d'un œil »), à l'écouter d'une oreille, etc. : y faire son chemin tout en se rendant disponible pour y percevoir les changements, les variations, voire pour y saisir des *affordances* de rencontres amicales (ne pas rater un bonjour – même s'il ne pourra faire plus que ce bonjour car il est tenu par le temps, son train à prendre). Par ces *perceptions phatiques,* ce jeune homme ne rate rien du spectacle ordinaire urbain, dont il peut faire un compte rendu relativement précis après-coup, lors de la pause commentaires. Cela tranche nettement avec le reste de son trajet assis dans le RER (*i.e.* l'espace public impersonnel), qu'il passe à lire un journal tout en écoutant de la musique : il n'a rien à dire ou presque à ce propos[61].

2. Un deuxième type de données notables concerne la façon dont les auditeurs-baladeurs peuvent s'exposer lors de trajets dans les transports en commun en réalisant des gestes en phase avec le rythme de leur musique, gestes qui marquent

59. Pour une présentation plus précise des conditions d'enquête : A. Pecqueux, « Embarqués dans la ville et la musique. Les déplacements préoccupés des auditeurs-baladeurs », *Réseaux,* n° 156, 2009, p. 49-80.

60. Selon la jolie expression de George Herbert Mead, *loc. cit.*

61. Pour une description similaire et mobile d'une différence de commentaires et attitudes entre le régime du quartier et le régime public, voir Stéphane Tonnelat et William Kornblum, *International Express : New Yorkers on the 7 Train,* New York, Columbia University Press, 2017.

leur absorption, leur engagement dans l'écoute musicale ; mais tout en prenant quasi systématiquement soin de les suspendre lors des arrêts du véhicule en station – comme s'ils se savaient alors potentiellement objet de spectacle pour les co-présents et le géraient par une moindre exposition personnelle. Par là, on comprend sans doute mieux en quoi cette sociologie est davantage une sociologie des poses que des masques[62]. Plus précisément, la question est celle du type d'exposition au regard d'autrui que l'environnement traversé induit lors d'un engagement musical intense, accompagné des gestes le caractérisant : mouvements de tête, lèvres, pieds, voire jambes, doigts, etc. Ces gestes en phase avec le rythme de la musique ne sont pas réalisés indistinctement tout du long d'un trajet, comme en témoigne leur suspension lors des arrêts en station.

Or, à ce moment, les passagers entrants sont dans une phase d'orientation qui peut les amener à balayer du regard l'ensemble de l'espace ; c'est ainsi que Goffman[63] analyse le « cycle de l'entrée » dans une « région nouvelle ». De plus, l'arrivée de nouveaux entrants comme le départ des sortants peut nécessiter des mouvements de la part des auditeurs-baladeurs tels que retirer sa jambe étendue en travers de l'entrée de wagon ou se pousser. *A contrario,* quand le train est en mouvement, les autres passagers sont supposés être eux-mêmes pris dans une activité, du moins ils sont supposés ne pas observer les passagers et rester à leur place. Ainsi, le type d'exposition au regard d'autrui, le type de disponibilité qu'il peut être requis de lui manifester et le type d'activités qui est attendu de sa part expliqueraient cette différence récurrente dans l'accomplissement des gestes en phase avec le rythme de la musique. En somme, l'arrêt de ces gestes signifie qu'il est préférable de ne pas réaliser d'embardée manifeste quand les autres nous « voient » ; lors des mouvements du véhicule, ils peuvent également nous voir mais là chacun semble avoir le droit (ou s'autoriser à le prendre) à l'intimité, à l'indifférence[64]. Au-delà d'un « ne pas passer pour fou ou pathologique », si l'on suit les analyses de Joseph sur les arrangements de visibilité de la circulation des passants et l'ordre de l'accommodement dont ces arrangements témoignent[65], on peut comprendre ces comportements comme une façon de maintenir le moment de l'entrée dans une région nouvelle comme un moment d'attention réciproque (certes minimale) ;

62. Rappelons le cadre : la vulnérabilité fondamentale de la vie publique. Là, la folie n'est jamais loin : elle se niche dans le dérèglement de l'attention ou les embardées de l'engagement (I. Joseph, *Erving Goffman et la microsociologie, op. cit.,* p. 72 ; *id.,* « Intermittence et réciprocité. La folie comme pathologie de l'interaction », *L'athlète moral et l'enquêteur modeste, op. cit.,* p. 191-207). C'est dire la structure normative de tels territoires et leur menace pour les individus : une imputation de folie ou de pathologie de l'interaction.

63. E. Goffman, *La mise en scène…,* 2., *op. cit.,* p. 71.

64. Un peu de la même manière que l'habitacle de la voiture individuelle autorise des comportements non forcément admissibles en public (comme chanter à tue-tête avec son autoradio), alors même que les autres automobilistes peuvent les remarquer ; mais que les arrêts (à un feu de circulation, dans une file de péage d'autoroute, dans un bouchon, etc.) ont tendance à suspendre ou atténuer.

65. I. Joseph, *Erving Goffman et la microsociologie, op. cit.,* p. 36.

comme un *moment d'ouverture à l'autre, minimale mais suffisante,* qui permet de faire réellement repartir à zéro le « collectif » occasionné par les co-présents.

3. Le dernier type de données illustrant les perspectives présentées dans la première partie de ce texte à propos de l'attention au spectacle urbain plus ou moins ordinaire concerne les « gestes à la cantonade[66] » réalisés par les auditeurs-baladeurs pour rendre manifeste aux co-présents leur perception d'un événement dans l'espace public – leur appartenance au même monde. Suivons cette fois l'exemple d'une jeune femme de 31 ans, responsable de paie dans l'industrie, qui se rend vers 9 heures du matin de son domicile (Nanterre, 92) à son travail (Rueil-Malmaison, 92) : cinq minutes à pied, dix en RER, puis cinq encore à pied. Dans le train, après avoir pris place sur un strapontin à l'entrée de la rame, elle réalise quelques coups d'œil rapides alentour, particulièrement vers l'extérieur, puis en direction des mouvements de passagers au premier arrêt. Elle commence ensuite à accomplir des gestes en phase avec le rythme de la musique : elle bat la mesure avec la pointe de son pied contre le sol ; puis en tapotant son pouce droit contre son avant-bras gauche, alors que ses bras sont croisés ; enfin en hochant la tête de manière de plus en plus prononcée. Elle est manifestement absorbée dans l'écoute de ses chansons préférées, qu'elle a soigneusement sélectionnées avant le départ (elle n'a qu'une faible mémoire de stockage pour ses musiques sur son téléphone et ne peut donc en embarquer qu'un nombre limité).

La recherche d'un objet dans son sac interrompt cet engagement corporel ; au même moment retentit une annonce collective : « Exceptionnellement, il n'y aura pas d'arrêt en gare de Rueil-Malmaison. » Tandis qu'une rumeur de protestations s'entend dans la rame, elle dirige un sourire de dépit dans la direction de l'assemblée des voyageurs. Elle signale ainsi son audition de l'annonce, et le fait qu'elle est également concernée en tant que « passagère devant s'arrêter à Rueil-Malmaison ». Elle porte ensuite un regard vers l'extérieur et reprend son hochement de tête, alors que les passagers autour d'elle conversent à haute voix à propos de l'événement. Elle s'interrompt quand intervient une nouvelle annonce collective qui annule la précédente. On comprend, avec la mise en série des observations et des commentaires recueillis lors de la pause finale, que la jeune femme a pu entendre les deux annonces sans retirer d'oreillette, en raison de l'écoute à ce moment-là d'une chanson calme. Elle a également été auditivement exposée aux commentaires de sa voisine qui ont immédiatement suivi ces annonces, mais n'a pas entendu les autres conversations dans le wagon, plus lointaines. Elle était retournée dans son engagement musical entre-temps (par reprise du hochement de tête) et ces conversations n'allaient rien changer à sa situation nouvelle, qui avait déjà été évaluée : « On s'arrête à la station d'après et puis on reprend le RER dans l'autre sens » (extrait de l'entretien).

66. E. Goffman, *La mise en scène…*, 2., *op. cit.*

Cet exemple montre qu'il peut être socialement important pour un auditeur-baladeur, dans certaines circonstances, de manifester son statut de membre du collectif occasionné en situation dans l'espace public urbain. Les circonstances, ici, sont à la fois les protestations des co-présents et l'absence de retrait d'oreillette (qui aurait pu signaler publiquement l'audition de l'annonce). *Rendre manifeste son appartenance au collectif* des passagers concernés passe alors par l'actualisation d'un geste expressif en direction des autres passagers. Le geste vient en quelque sorte commenter l'audition de l'annonce : la signaler, et associer son auteur aux protestations. Pour Goffman, un tel geste fait partie des « gestes à la cantonade » (ou « parades publiques-mais-dirigées ») destinés à une activité de réparation dans une foule, quand il est nécessaire qu'un individu « glose sur sa situation, exprime corporellement sa position quant aux événements en cours[67] ». Ce « langage de la rue[68] » permet à Goffman de soutenir que « l'idée que chacun est seul dans la foule, atome anonyme, est une vérité littéraire, mais ce n'est pas la vérité des scènes de rue réelles. Solitaire, l'individu peut l'être, mais aussi pourvu de parades toutes prêtes qu'un sourd-muet dans une réception[69] ». Dans le cas présenté, un tel geste montre encore que l'ordinaire urbain crée ses propres événements, plus ou moins spectaculaires, et qu'ils peuvent nécessiter de la part des agents une forme de positionnement vis-à-vis des co-présents ; il est alors question d'un engagement en direction de l'« ensemble co-sensitif », réalisé par un geste à la cantonade.

*

Dans ce texte, j'ai cherché à tirer un fil théorique selon lequel l'attention à l'ordinaire et celle au spectaculaire ne s'opposent pas, et qu'il peut au contraire être heuristique de s'intéresser d'abord à la première pour saisir différemment la seconde, qui en dériverait par une variation d'intensité. Relevons tout de même un paradoxe : quand il est question d'un spectacle, sont présumées des attentes fortes qui se manifestent par une attention focalisée des présents (une vigilance, une attitude à l'affût de ce qui advient sur scène) ; tandis que quand le spectaculaire advient de (dans) la vie ordinaire, ce qui compte surtout pour les agents qui y sont exposés est la rupture des attentes, des habitudes, des routines qui règlent en grande part la vie ordinaire. Ce n'est plus tant l'attention focale qui importe alors que la « vigilance dissociée[70] » : l'attention périphérique qui alerte des changements inattendus dans l'environnement[71].

67. *Ibid.,* p. 127.
68. I. Joseph, *Erving Goffman et la microsociologie, op. cit.,* p. 46 : ce « langage corporel adressé à celui qu'on ne fait que croiser ou à l'autrui généralisé, mais langage tout de même ».
69. E. Goffman, *La mise en scène…,* 2., *op. cit.,* p. 136-137.
70. *Ibid.,* p. 227 *sq.*
71. Pour son analyse du « village en fête », Bordreuil fait également grand cas des fluctuations entre attention focale et périphérique et ajoute une dimension intéressante : le village devient « en fête » quand l'attention devient « multi-focalisée » (« Ambiances, partage d'ambiances et prisme interactionnel », art. cité, p. 151).

Ce fil théorique trace les contours d'une perspective pragmatiste sur la perception, pour laquelle cette dernière ne se réduit pas à une synthèse d'impressions sensorielles disjointes, pas plus qu'à une relation cognitive entre l'esprit et le monde ; elle correspond plutôt à la reconnaissance d'une palette de possibilités d'actions *(affordances)* dans/pour l'expérience. Pour aller plus loin : commence à émerger ce qui pourrait s'apparenter à une politique de l'attention, notamment à « lire Goffman en chaussant les lunettes de Joseph[72] ». De telles ambitions se retrouvent chez Marc Breviglieri et Joan Stavo-Debauge, quand ils entendent marquer la « continuité entre le donné physiologique et la dimension politico-morale qui accompagne les relations en public[73] ». Joseph annonçait dès 1984 l'urgence de « sauver l'espace public du désastre de la fraternité [… de] penser l'enjeu politique des civilités[74] » ; la formulation sensible de ce problème intervient quelques années plus tard : « Avant d'être citoyens nous sommes mitoyens et c'est dans cette proximité distante avec l'étranger que nous apprenons à donner un *sens commun* à la notion de monde[75]. » Car la relation de mitoyenneté est d'abord sensorielle[76], affaire de perception et d'attention mutuelle, comme le montrent aussi bien *a minima* l'inattention civile que des élans de sociabilité plus marqués tels que les regards et perceptions phatiques. C'est pourquoi la politique de l'attention suggérée est une politique de l'enquête ordinaire fondée sur l'attention perceptive : aux autres, à l'environnement urbain, à ce qui compte pour nous, etc.

Cela signifie encore que considérer ensemble l'ordinaire urbain et son éventuel spectacle n'engage pas tant en direction d'un relativisme (où tout serait spectacle…), qu'en direction d'une pédagogie de la perception, qui progressivement discrimine ce qui participe de l'ordinaire ou de formes plus spectaculaires. Émerge ainsi la façon dont perceptivement nous ne pouvons nous passer d'engager un rapport critique au monde. La toile de fond de la ville doit alors être comprise comme facilitatrice ou accélératrice d'une telle pédagogie critique de la perception, au sens où la ville actualise constamment sa capacité à organiser la succession entre événements et routines – l'urbanité rurale ou périurbaine pencherait plus du côté des routines. Cette pédagogie implique de ne pas se contenter de repérer des situations de « choc » (Benjamin) qui n'éloignent guère d'une séquence béhavioriste classique (stimulus/réponse) ; mais de les insérer dans une socialisation urbaine (avec acquisition d'habitudes, développement de nouvelles capacités qui

72. *Id.,* « Isaac Joseph. La politique depuis Goffman », art. cité, p. 108.
73. M. Breviglieri et J. Stavo-Debauge, « L'hypertrophie de l'œil… », art. cité, p. 98.
74. I. Joseph, *Le passant considérable…, op. cit.,* p. 15.
75. *Id.,* « Le migrant comme tout-venant », *L'athlète moral et l'enquêteur modeste, op. cit.,* p. 216.
76. A. Pecqueux, « Politiques des ambiances. Que faire du fond inextricablement politique des ambiances ? », dans J.-P. Thibaud et Daniel Siret (eds), *Ambiances in Action/Ambiances en acte(s). Proceedings of the 2nd International Congress on Ambiances, Montréal,* International Ambiances Network/Réseau international Ambiances, 2012, p. 145-150.

s'enracinent dans les agents, etc.) par laquelle advient cette capacité critique[77]. L'auditeur-baladeur qui arrête en station ses gestes en phase avec le rythme de la musique pour ne pas (trop) exposer au regard de l'autre les embardées de ses engagements musicaux ne le fait pas « naturellement », mais par connaissance du risque de jugement pathologique – parce qu'il a déjà pu l'expérimenter (comme victime ou témoin), parce qu'il l'entend autour de lui pour des embardées similaires, etc. De la même manière, celui qui réalise un geste à la cantonade lors d'un événement le fait parce qu'il a acquis l'habitude d'évoluer dans un monde perceptif où la réciprocité des perspectives est (un peu) modifiée du fait de son écoute musicale ; réaliser ce geste lui permet alors de se resituer au sein d'un collectif de perception.

77. O. Gaudin, « L'expérience perceptive de l'espace urbain… », art. cité.